

son habitante la plus mystérieuse, Erica, l'a envoyotée.

De cette silhouette sinuose qui vole tous les matins jusqu'à sa baraque pour des bains de mer secrets et solitaires, les villageois disent : « Il en naît une tous les cent ans, et peut-être qu'il n'en naîtra plus. »

Trop fascinée pour juger

Pour nous aussi, lecteurs, il est trop tard. La magie de Positano, merveilleusement servie par l'écriture de Sapientza, nous a sorcelés, dès la troisième page du roman. Laissons de côté le fait que le personnage qui a inspiré Erica a réellement existé, pour plonger dans le rêve : le paysage, qui offre tant de cachettes, la beauté d'Erica que Sapientza fait varier, tel un peintre impressionniste, en fonction de la lumière : « Tantôt fleur

En repérage pour un film de Francesco Maselli, Goliarda Sapientza tombe sous le charme de Positano et de son habitante la plus mystérieuse.

de TONI ANZENBERGER/ASIK

fanée, tantôt nuage évanescant ou (...) belle orange colorée et vibrante de joie de vivre. »

Au fil des pages, la silhouette si-nuose du début prend chair pour devenir une héroïne et même plus que cela, un roman à elle seule, tant sa vie fut tumultueuse. On s'étonne autant qu'on s'émeut de voir Goliarda, cette femme libertaire, féministe, cette fille d'anarchiste, s'éprendre d'Erica, une princesse d'un autre temps, qui se fait servir par de fidèles domestiques (certains, comme le jeune Nicola, qui lui avance tous les jours sa baraque, soupirent secrètement pour elle).

RENDEZ-VOUS A POSITANO

De Goliarda Sapientza, traduit de l'italien par Nathalie Castagne, Le Tripode, 280 p., 19 €.



Erica est issue d'une lignée qui a vu ses titres de noblesse se diluer à force de mariages de raison. Elle-même, pour sauver sa famille de la ruine, a épousé un riche homme d'affaires qui portait une croix gammée tatouée sur le doigt et qu'il cachait sous une bague. Goliarda est trop fascinée pour juger Erica, l'amour et l'inspiration lui interdisent de ternir sa muse. L'auteur de *L'Art de la joie* a écrit ce roman presque quarante ans après sa première visite à Positano, le temps que la mélancolie passe ses souvenirs à la feuille d'or. La carte postale n'en est que plus belle. ■

voulant les épouser, devient une légende. Ce fut chose faite avec la partition de *De sang-froid*. Il y eut aussi le bal fastueux qu'il donna au Plaza.

La panne de stylo

Après, ce fut le déclin, l'amertume, la panne de stylo. Capote marinait dans un mélange de rancœur et de vodka. Babe ne vit pas dans quelle toile elle était prise. Adieu, les déjeuners à La Côte Basque ! Finis la complicité, les fous rires, les chuchotements. Ce petit saladin avait dévoilé des secrets d'alcôve. Dire qu'il s'imaginait égaler Proust, avec ces trucs dégoûtants ! On

LES CYGNES DE LA CINQUIÈME AVENUE

De Melanie Benjamin, traduit de l'anglais (États-Unis) par Christel Gaillard-Paris, Albin Michel, 423 p., 22 €.

Un bon Samaritain

LEWIS WALLANT

 Norman Moonbloom, gérant au grand cœur de quatre immeubles à Manhattan, décide d'aider ses locataires. Ce roman est une nouvelle preuve du talent de l'écrivain mort à trente-six ans.

CHRISTOPHE MERCIER

MOONBLOOM
D'Edward Lewis Wallant, traduit de l'anglais (États-Unis) par Lazare Bitoun, Ed. du Sous-Sol, 279 p., 19,50 €.



VUS DE PARIS, les grands romanciers juifs new-yorkais étaient jusqu'alors trois : Saul Bellow, Philip Roth et Bernard Malamud. Ils sont désormais quatre : Edward Lewis Wallant (1926-1962) est venu se joindre à leur équipe, depuis la réédition de deux de ses quatre romans, au début du nouveau millénaire. De lui, on ne sait quasiment rien : il a combattu pendant la Seconde Guerre mondiale, a travaillé dans une agence de publicité, et il est mort à trente-six ans d'une rupture d'anévrisme.

Son deuxième roman, *Le Prétér sur gages*, avait été traduit en 1983, et il était passé inaperçu. Il ressort aujourd'hui chez Points, tandis que *Moonbloom* (publié à titre posthume en 1963), est enfin traduit. Il s'agit d'une véritable révélation. Zola, avec *Pot-Bouille*, avait inventé le roman-immeuble, dans lequel les intrigues s'entrecroisent d'un étage à l'autre, entre les appartements bourgeois, avec balcon, et les chambres de bonne au cinquième. Il a fait école : le Butor de *Passage de Milan* et, surtout, le Pérec de *La Vie mode d'emploi* sont aujourd'hui plus lus que leur modèle. Edward Lewis Wallant va plus loin : son antihéros, Norman Moonbloom, est gérant non pas d'un, mais de quatre immeubles appartenant à son frère, dans le sud-est de Manhattan. Aujourd'hui, c'est l'East Village, un quartier chic et bohème, mais dans les années 1950, c'était un New York

populaire, dans lequel échouait une population bigarrée et multilingue, logée dans des appartements de misère. Parmi les locataires de Moonbloom, qui va chaque semaine collecter les loyers, en liquide, on croise un couple de Juifs réchappés d'un camp de concentration, et qui tentent d'élever leurs enfants en « vrais Américains » ; un Italien constipé qui passe des heures assis sur son siège et voit le mur de ses toilettes se gonfler mystérieusement, comme atteint d'une tumeur ; des musiciens de jazz ; un écrivain noir impuissant qui rêve de venir à Paris vivre la vie de James Baldwin ; un professeur d'anglais algérien qui habite seul avec son fils, et déclame du T. S. Eliot ; une actrice ratée qui court de panouille en petit rôle. Et bien d'autres : Wal-

lant n'entrecroise pas les intrigues, comme un bon naturaliste, mais multiplie les croquis, comme un romancier moderne pour qui le récit n'a pas tellement d'importance. De toute façon, le seul personnage qui l'intéresse, c'est Norman Moonbloom. Il a 33 ans, il est encore vierge, il a essayé nombre de métiers, il ne se plaît à rien. C'est un véritable « homme sans qualité », qui ne croit pas lui-même en sa propre existence. Mais à force de voir les locataires, tous ces êtres cloportés englués dans leur vie misérable, dans leur tristesse et leur misère, sans pour autant perdre ce qu'ils ont de dignité, enfermés dans des immeubles qui tombent en ruine, il se découvre lui-même, et va jouer, ses mains nues armées de seaux et de truelles, le rôle d'un

grand réparateur multitravaux, d'un Sauveur : Norman Moonbloom est un nouveau Christ, qui s'invente en aidant ceux qu'il découvre enfin comme ses semblables.

Le roman d'Edward Lewis Wallant est un joyau mystérieux, opaque et d'une constante élégance d'écriture, à la fois parabole mystique et témoignage réaliste sur un New York d'après-guerre qui évolue plus la grisaille de *Street Scene* de King Vidor (1931) que les fulgurances de la Beat Generation, en train d'éclorre à trois rues de là.

Espérons que les deux romans de Wallant encore non traduits le seront bientôt : avec ce seul *Moonbloom*, qu'il n'a pu voir publié, il a gagné sa place dans l'histoire de la littérature américaine. ■

